



## SOCIOLOGIE

# « Je suis aujourd'hui un citoyen du monde, un fils de l'univers »

*L'œuvre de Galsan Tschinag est en général saluée par la critique allemande comme un bon exemple de cette « littérature d'immigrés » qui enrichit la langue allemande (1). Après L'Enfant élu, publié en 2008 aux mêmes éditions Métailié (et de nombreux autres ouvrages qui lui valurent récompenses et célébrité), Galsan Tschinag, qui écrit le plus souvent en allemand mais revendique haut et fort son appartenance à la minorité turcophone touva de Mongolie, nous entraîne une fois de plus vers les paysages lointains et grandioses de l'Asie centrale, là où la réalité le dispute au fabuleux, où se brouillent les limites de nos certitudes tranquilles. On pourrait songer à Moïse guidant son peuple vers la terre promise, mais c'est l'image de Don Quichotte et Sancho Pança qui surgit de son imaginaire sans frontières, tempérant le sérieux de son entreprise par la touche humoristique indispensable à tout ce qui n'ambitionne rien d'autre que sa dimension humaine.*

JEAN-LUC TIESSET

**GALSAN TSCHINAG**  
**CHAMAN**trad. de l'allemand (Mongolie) par Isabelle Liber  
**Métailié** 250 p., 20,50 €

Promis à une carrière d'écrivain, de journaliste ou d'homme de médias en Occident, Galsan Tschinag choisit d'abord de retourner en Mongolie où il enseigna l'allemand à l'université d'Oulan-Bator. Ses démêlés avec le régime communiste le privèrent de son poste en 1976. Mais c'est en 1995, alors qu'au terme de diverses péripéties tout lui réussissait à nouveau, qu'il décida de changer de vie afin de réaliser l'œuvre pour laquelle il se sentait (pré)destiné : ramener le peuple *touva* dispersé par les avatars historiques vers sa terre d'origine, les monts de l'Altaï, et reprendre la vie nomade (2). Depuis, Galsan Tschinag se sert de sa notoriété et de son argent pour aider son peuple, et partage sa vie entre les voyages en Occident, Oulan-Bator et sa yourte de l'Altaï. Pour lui, il s'agit maintenant de cimenter l'unité d'un peuple minoritaire en Mongolie,

dispersé par l'empereur mandchou au XVII<sup>e</sup> siècle, occupé ensuite et menacé de disparaître, un peuple qui n'a en fin de compte « aucune auto-risation, pas même celle d'exister ».

**« M'attendant à la tâche dont le résultat est ici, j'ai raconté ma propre histoire et, ce faisant, je me suis mis à nu. Tout jugement émis me paraîtra juste »**

C'est peut-être en juxtaposant le titre français « Chaman » et le titre allemand « Le Retour, roman de ma vie » qu'on trouvera les meilleures clefs pour accéder à ce texte. Car il s'agit bien de « retour » : retour de l'auteur vers les *Touvas* de Mongolie – retour aux origines en somme –, et sous sa direction, retour vers le pays des ancêtres nomades. Enfin, retour du peuple *touva* vers un endroit sacré du Haut-Altaï, *Saryg Höl*, le lac Jaune, là où une urne de pierres conserve les reliques d'un grand chef mort au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Une sorte de refondation, par-delà une longue parenthèse. Un

épisode de la lutte des *Touvas* pour leur survie, mais ils sont si peu nombreux... Comment mieux faire connaître ce qui paraît si petit, si insignifiant au regard du monde, qu'en se servant de sa propre vie, en devenant soi-même l'incarnation plus que l'ambassadeur de ce peuple ? Avec ou sans chamanisme, la biographie devient donc matière du roman.

Et voilà que le titre français vient mettre à point nommé l'accent sur l'étrangeté, la singularité de Galsan Tschinag, auteur écrivant certes en allemand, mais authentique chaman : et donc l'histoire qu'il relate, si ancrée qu'elle soit dans le monde réel, ne laissera pas de côté le monde surnaturel, car pour lui « le chamanisme et la culture ne s'excluent pas l'un l'autre ».

Voilà plus de cinquante ans que le chemin de Galsan Tschinag oscille entre sa Mongolie natale et le monde occidental. Si le jeune homme qu'il était dans les années cinquante se trouva propulsé à Leipzig, au beau milieu de ce qu'on appelait alors « l'Europe de l'Est », est-ce un signe du destin ou un simple hasard de l'Histoire ? Un chaman de Mongolie pétri de culture allemande nous propose aujourd'hui son œuvre en lieu et place d'une impossible réponse à la question ! Il ne manque jamais l'occasion de souligner qu'il a sciemment utilisé les circonstances et voué sa vie à construire un pont entre les cultures. Pont entre la Mongolie et l'Europe, pont entre le monde traditionnel et le monde moderne, mais aussi pont entre les puissants et les faibles, dans le pays même où il naquit : quel fut en effet le sort réservé aux tribus nomades dans une Mongolie coincée entre la Chine et ce qui fut le bloc soviétique, quel avenir fut offert aux minorités turcophones incapables de se mesurer aux langues dominantes ? « J'étais destiné à ne pas avoir de nom », écrit Galsan Tschinag, qui dut changer son patronyme *touva* (Irgit Schynybajoglu Dshurukuwaa) contre une version mongole... C'est précisément dans ce creux, cette disparition en train de s'accomplir, qu'il trouve le sens de sa vie : regrouper un peuple dispersé, coupé de ses racines nomades, mais qui – preuve de sa grandeur passée – fournit jadis des cadres à Gengis Khan. Et il lui faudra aussi tenter d'empêcher la disparition d'une langue sans tradition écrite...

Bien sûr, il a fallu un grand détour avant d'en arriver là. Le fait qu'il a vécu longtemps à l'étranger, qu'il a écrit surtout en allemand lui est quelquefois reproché en Mongolie. Mais Galsan Tschinag veut y voir avant tout une richesse : les traces du monde extérieur ne doivent pas disparaître, « sans quoi toutes ces années passées au loin n'auraient plus aucun

sens ». Toute l'expérience accumulée doit lui servir à faire évoluer la tradition qu'il retrouve, non à la maintenir ou la ressusciter sans réfléchir, ce qui la condamnerait à se scléroser.

**« Les erreurs sont le privilège de ceux qui ont le temps de les réparer »**

Les épisodes de sa vie sur lesquels Galsan Tschinag revient sont on ne peut plus concrets, bien ancrés dans le réel, mais une place est réservée au monde des esprits, au chamanisme, l'auteur ayant lui-même reçu d'une vieille tante des pouvoirs qu'il ne pense pas absolus, et encore moins surhumains : « Les autres disent que nous sommes chamans parce que nous sommes des êtres d'exception. Or, nous savons bien qu'en vérité, en réalité, nous ne sommes ni différents ni meilleurs que les autres. Seulement, un jour, l'une de nos fibres a été touchée et animée – pour notre bonheur ou notre malheur. » Pour celui qui se plaît à dire combien il aime enseigner, « peu importe que ce soit l'allemand, les rites chamaniques ou autre chose », toute situation est bonne à exploiter. Et surtout, il ressent une certaine urgence à agir, conscient que sa personnalité jouit d'une notoriété irremplaçable – quand bien même elle serait jalouée – mais que l'âge venant, les jours sont comptés. La longue marche des *Touvas*, c'est en même temps une image possible de la vie humaine trouvant sa vérité et sa grandeur dans son cheminement laborieux, ses tâtonnements, ses doutes et ses emballements : car « arriver, ce serait finir l'histoire. Mourir ». Au-delà de ce que Galsan Tschinag considère comme sa mission sur terre, il touche à quelque chose d'universel, il nous fait partager dans ce texte la douce amertume du temps qui passe dans des contrées sauvages et belles où la vie qui reste à vivre se mesure en vies de cheval... Quant à lui, traversé du fait de sa double culture par deux conceptions rivales, il s'efforce toujours de croire que « chaque mort est une renaissance », que « l'existence est un cercle qui n'a ni commencement ni fin ». |

1. Il y a d'autres exemples, comme Sherko Fatah, que nous avons eu l'occasion de présenter (*QL* n<sup>os</sup> 927 et 1 034). Il serait intéressant d'avoir le point de vue de la traductrice de Galsan Tschinag, Isabelle Liber.

2. Galsan Tschinag relate cet épisode de 1995 dans *La Caravane*, 2003, traduit en français en 2006 (*L'Esprit des péninsules*). Les *Touvains*, *Touvines* ou *Touvas*, constituent un peuple distinct, voire rival des *Kazakhs*, également turcophones, dont ils sont le plus proches.